

Le désir de Dieu

Jacques Chessex

●●● Gérard Joulé, Lausanne

Jacques Chessex,
Le désir de Dieu,
Grasset, Paris 2005,
364 p.

Rester un amateur, c'est-à-dire un pécheur, au milieu d'un monde de professionnels et de spécialistes, aller à Dieu par le péché, faire le mal singulier, alors qu'autour de soi le monde entier proclame et bâtit le bien commun et collectif, mener sa guerre tout seul contre dieu, diable, mort, soi et pesanteur, et surtout contre le monde, plus mort que tous les morts et que toutes les morts, c'est la fonction sacrificielle de l'écrivain-prophète et celle de la littérature, écriture sainte et maudite, deux tâches auxquelles Jacques Chessex ne s'est pas dérobé.

« Je dresse ici la liste, Dieu, des personnages que j'aurais voulu être à certains moments de ma vie pour t'approcher et t'insulter », écrit-il dans sa confession, *Le désir de Dieu*. « Adam, pour te désobéir et entrer du coup dans le temps. Judas pour vendre ton Fils sur ton ordre. Le marquis de Sade pour te salir dans tes églises et injurier ton absence dans le corps de ses victimes. Flaubert pour te nier et t'incarner dans un perroquet. Baudelaire pour les *Litanies de Satan*. Artaud pour attester ton inexistence et t'injurier dans Jésus. Bataille pour sarcastiquement rire de ton nom vide et contraignant. Le curé d'Uruffe, prêtre dans l'éternité, pour le meurtre de sa maîtresse enceinte de lui et de son fœtus, qu'il baptise avant de le dépecer au canif. Et la liste est encore longue. Elle peut changer selon mon humeur, s'enrichir, se durcir injurieusement selon ma disposition envers toi... »

Sans cesse hors de lui, dans un vertige fiévreux, il pleure, s'observe, vomit ; son corps ne lui répond plus, mais il persiste à trouver la situation comique, comique et terrible ; il tremble, maudit, prie, injurie, loue, célèbre ; raconte l'écœurement, la nausée, la déchéance, la douleur pour trouver un bonheur, une joie affirmée contre toute raison.

« *Qu'est-ce que ce Dieu, hurle Job, qui a fait le mal au moment qu'il me donne l'être ?* Je me figure Job tordu dans la fiente, Job pendu à sa croix, Job à Auschwitz, à Treblinka. Job le juste, le fidèle, jeté aux bourreaux et aux chiens, Job victime du mal de Dieu, du mal que Dieu a voulu, a permis, laissé faire, et l'abandonné s'exclame et pleure dans l'horreur de ce scandale. »

Tout est donc noir et froid, mais dans l'expérience intérieure, dans le ressassement de la pensée, dans la chasse mystique menée par ce chasseur maudit, buté, hanté, obsédé, qui veut savoir et qui veut toucher, la nuit s'éclaire comme en plein midi dans une extase jamais vue et il dit : « Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin. »

Jacques Chessex ne descend pas seul dans cette nuit froide et noire d'ici-bas, il marche éclairé par la lampe de mystiques, de saints, Bossuet, Jean de la Croix, mais aussi de maudits, Artaud, Bacon, Bataille, Sade, ceux qui ont éclairé la part d'ombre et de nuit de Dieu. Il convoque ses amis peintres, il interroge l'ombre de son père

selon la chair, il célèbre les prêtres qui furent ses professeurs de lettres au Collège Saint-Michel de Fribourg.

Le péché de Dieu

C'est avec son goût charnel du néant, de l'os, de la cendre, de la terre, c'est avec la matière sacramentelle de la terre, c'est avec le corps de la femme, c'est avec son péché, avec son mal et sa souffrance, c'est depuis son péché (que Kierkegaard appelle notre inaliénable subjectivité) que Jacques Chessex nous parle, nous parle à nous ses frères et parle à Dieu, son père et le nôtre. Mais ce père est noir et blanc, est jour et nuit, ciel et damnation. Et c'est du péché de Dieu que Jacques Chessex nous entretient dans ce livre-confession. C'est du dieu-bourreau, du dieu-boucher à l'étal duquel un Francis Bacon s'étonnait de ne pas se voir encore pendu.

Parce que, comme à l'image de ce dieu double, il porte en lui la nuit et le jour, le non et le oui, parce qu'il a, comme il le dit, deux attrait, l'un qui le conduit vers la négation, vers la destruction, vers un Georges Bataille par exemple, et l'autre vers les affirmations d'un Loyola et de l'Eglise romaine, parce qu'il porte en lui cette division, source de toute littérature - mais dirons-nous que la nuit lui vient du protestantisme et le jour du catholicisme quand un Georges Bataille, né du catholicisme, vient nous parler de la nuit et du mal ?

C'est parce qu'il porte en lui le dur héritage de Calvin, le fardeau de la solitude absolue hérité du réformateur protestant, que Jacques Chessex est forcément amené, dans son tête-à-tête obstiné avec son Créateur, à s'écarter du troupeau, du prochain, du pasteur officiel et de tout ce qui relie à ce qui n'est pas la transcendance divine exclusivement, au seul Dieu

d'Abraham et de Pascal, au dieu anti-social par excellence, le dieu qui isole l'homme du troupeau pour en faire un saint, un être à part, un prophète, un fou, un maudit, un *sacerdos in aeternum*, afin de mieux le confronter au scandale et à la folie de cette religion qui n'en est pas une puisque jamais elle ne nous laisse en repos.

Catholique au milieu des protestants, et protestant parmi les catholiques, prenant de chacune de ces deux théologies ce qu'elle a de plus saillant, de plus tranchant, et de plus irréductible, tel nous apparaît le Jacques Chessex qui se dessine dans ce livre.

Il y a ainsi deux tourments permanents dans l'âme du romancier-poète Jacques Chessex : l'un qui se manifeste dans la pleine lumière de la conscience, et qui est celui de la foi aux prises avec la raison raisonnante, le problème du mal et l'angoisse religieuse de l'indémontrable existence de Dieu - n'en déplaise à la raison philosophique ; l'autre tourment le tenaille dans les profondeurs de ses entrailles, et c'est le remords du suicide de son père et qu'il identifie peut-être à celui de Judas. Ces deux tourments s'unissent en lui pour n'en faire qu'un, liés qu'ils sont d'ailleurs organiquement par l'apparemment affectif des notions de Père céleste et de père terrestre. C'est ce tourment global qui nourrit toute l'œuvre d'écrivain de Jacques Chessex.

Faut-il enfin rappeler que le dieu de Chessex est le dieu caché de Pascal, de Chestov, de Kierkegaard, et non pas celui des philosophes et, je serais presque tenté de dire, celui des théologiens. Alors ce désir de Dieu, c'est bien celui d'une créature divisée entre l'adoration et le rejet de ce Dieu auquel Ivan Karamazov avait rendu son ticket. Ce désir de Dieu pourrait également s'appeler : le péché de Dieu.

Jacques Chessex,
Allegria, poèmes,
 Grasset, Paris 2005,
 146 p.

Ce livre nous laisse cependant sur notre faim. Car ce désir de Dieu par lequel Jacques Chessex nous dit être habité risque d'être stérile s'il ne contribue pas à nous sanctifier et s'il ne débouche pas sur l'amour de Dieu, de sa loi, de ses commandements et de son Eglise, par l'oblation de notre nature pécheresse et corrompue et de nos appétits concupiscibles. Après avoir relevé comme il se doit dans notre siècle athée la notion de péché que l'homme moderne avait perdue (et le caractère surnaturel du Mal) et qui est inséparable de sa grandeur, comme nous l'a appris Pascal, ne convient-il pas de détruire ensuite dans l'homme ce péché même et d'immoler le vieil homme à Dieu, pour faire naître en nous cet homme nouveau dont parle saint Paul et qui est le saint ? Car si l'homme n'aime pas Dieu, il s'aimera lui-même, convoitera les biens de ce monde.

C'est ce passage du « désir » à « l'amour » de Dieu, de l'homme ancien à l'homme nouveau qui semble absent de la méditation de Jacques Chessex, du moins dans son expression littéraire, car nous jugeons un livre et non pas une conscience. Il faudrait pour cela considérer la vie comme un sacrifice perpétuel et n'appeler mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable, et n'appeler bien que ce qui rend la victime du diable victime de Dieu, et pour cela recourir plus à la personne de Jésus-Christ que Jacques Chessex ne le fait dans son ouvrage. C'est pourquoi le cardinal Newman a pu écrire qu'un péché véniel était plus grave aux yeux de Dieu que des millions et des millions d'hommes mourant de faim. C'est là peut-être un paradoxe mais notre religion elle-même n'est-elle pas fondée sur le paradoxe, le scandale et la folie ? Ce que Jacques Chessex confesse d'ailleurs tout au long de ces pages.

Le poète

Jacques Chessex joint à son œuvre abondante de romancier une œuvre non moins abondante de poète. Certains préférèrent le poète au romancier. Personnellement j'aime également l'un et l'autre. Les poèmes qui composent le recueil *Allegria*, le dernier en date de sa production poétique, sont parmi les plus beaux que je connaisse de lui. Ils sont pleins d'allégresse et donc d'énergie. Rien d'alangui ne vient en amollir la rime là où ils sont rimés. Une perpétuelle action de grâces. Une perpétuelle saltation. Ce sont des nocces. Après celles du ciel et de l'enfer qu'avait consacrées William Blake, ce sont ici celles de la vie et de la mort, ces deux fillettes qui sautent à la corde et jouent à la marelle. De l'esprit, parce que de la chair tout autour. Des épines, à cause de la rose en leur centre. Une poésie plus qu'incarnée comme il convient et où les mots de langue, de lèvres, d'os, de salive, de cendres occupent une part royale.

Il y a parmi tout cela un poème sur sainte Thérèse de Lisieux qui eût ravi de joie Claudel. Oui, saints et saintes, mangez-nous, nous les pauvres pécheurs, comme nous vous mangeons. Puisque qu'en fin de compte tout est festin.

G. J.